

Année Universitaire 2013 – 2014

UNIVERSITE DE PARIS DESCARTES

FACULTE DE MEDECINE PARIS DESCARTES

**MEMOIRE POUR LE DIPLOME
D'UNIVERSITE D'HISTOIRE DE LA
MEDECINE**

**HISTOIRE DES FEMMES
MEDECINS
DANS LE MONDE ARABO-
MUSULMAN**

Par Driss CHERIF

Né le 10 septembre 1957 à Bizerte - TUNISIE

Année Universitaire 2013 – 2014

UNIVERSITE DE PARIS DESCARTES

FACULTE DE MEDECINE PARIS DESCARTES

**MEMOIRE POUR LE DIPLOME
D'UNIVERSITE D'HISTOIRE DE LA
MEDECINE**

**HISTOIRE DES FEMMES
MEDECINS
DANS LE MONDE ARABO-
MUSULMAN**

Par Driss CHERIF

Né le 10 septembre 1957 à Bizerte - TUNISIE

PLAN

- I) INTRODUCTION
- II) LA LEGENDE D'AGNODICE
- III) EN OCCIDENT :
 - 1° Dans l'antiquité.
 - 2° Du moyen âge au dix-neuvième siècle.
 - 3° A partir du dix-neuvième siècle.
- IV) LES FEMMES MEDECINS DANS LE MONDE ARABO-MUSULMAN
 - 1° En Egypte.
 - 2° Au premier âge de l'Islam.
 - 3° A la période d'expansion de la médecine arabe.
 - 4° A la période pré-moderne.
- V) CONCLUSION
- VI) REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

I) INTRODUCTION :

Les femmes s'intéressaient à l'art de guérir depuis des millénaires. En occident, l'histoire des femmes médecins est synonyme d'une exclusion qui a duré près de sept siècles : toute personne de sexe féminin qui se mêlait à traiter les malades était réputée « sorcière », et condamnable.

L'exercice de la médecine était interdit aux femmes de même que l'accès aux études supérieures. A tel point que beaucoup s'imaginaient que les femmes médecins ne sont apparues qu'à la fin du dix-neuvième siècle, et célèbrent parfois même aujourd'hui leur centenaire.

Pourtant tout avait bien commencé. Et tout avait commencé au quatrième siècle avant J.C. avec AGNODICE.

II) LA LEGENDE D'AGNODICE :

HYGINUS dans son *Fabularum Liber*, rapportait à sa façon à la fin du premier siècle avant J.C., l'accession des femmes à la médecine en Grèce. **(1 – 2 – 3)**

En ces temps là, disait-il, les lois d'Athènes interdisaient aux esclaves et aux femmes la pratique de la médecine. Ainsi beaucoup de malades athéniennes succombaient, faute de secours, pour avoir décliné par pudeur l'aide des médecins hommes.

Apitoyée sur leur sort, une jeune fille de la haute société athénienne, AGNODICE (Figure 1), encouragée par son père, va se couper les cheveux et s'habiller en homme pour pouvoir suivre les cours auprès du célèbre médecin HEROPHILE. La douce AGNODICE devint alors le vaillant MILTIADE.

Résultat : en 350 avant J.C. et le 3 juin, elle obtient la première place à l'examen de médecine.

C'est la première femme médecin gynécologue de l'histoire.

Elle commence alors à exercer mais toujours en conservant son déguisement et sans révéler sa véritable identité sauf à celles qui hésitaient à accepter ses services.

Très vite les malades affluaient, et son succès était tel que ses confrères rivaux jaloux, la prenant toujours pour un homme, l'accusèrent de séduire et de corrompre les Athéniennes.

AGNODICE va être accusée de viol sur des patientes.

Face à ses juges, elle était obligée de révéler son véritable sexe et de dévoiler sa ruse. (Figure 2)

Ce qui exaspéra encore plus le corps médical masculin. Elle risquait de ce fait la condamnation à mort pour avoir exercé la médecine en tant que femme, et donc pour exercice illégal de la médecine.

Devant le temple, la foule de ses patientes manifestait en déclarant que si AGNODICE était exécutée, elle irait à la mort avec elle.

Sous la pression de la foule, les magistrats acquittèrent AGNODICE et lui permirent de continuer à exercer la médecine.

Et l'année suivante, le conseil athénien modifiera la loi et autorisera les femmes à étudier la médecine.



Figure 1 : AGNODICE



Figure 2: AGNODICE
face à ses juges

III) EN OCCIDENT :

1° Dans l'antiquité :

En occident, les femmes médecins étaient appréciées et vénérées dans l'antiquité. On les appelait les iatromaiias ou les iatriné chez les grecs, et les médica ou les clinica chez les romains.(1 – 2 – 3)

Dans la médecine grecque, l'œuvre d'HOMERE rendait hommage à nombre de femmes médecins dont AGAMEDE qui « connaissait autant de remèdes que la vaste terre en produisait ».

En fait, en Grèce, c'étaient toutes les femmes de la famille d'ESCULAPE, dieu de la médecine : sa mère CORONIS, sa femme EPIONE, ses filles HYGEIA (qui donnera son nom à l'hygiène), IASO, PANACEE...(1 – 2 – 3 – 4 – 5 – 6)

De même, HIPPOCRATE (460 – 370 avant J.C.) citait dans son mémorable serment, version originale, HYGEIA la santé, et PANACEE les remèdes.

GALIEN (131 – 201 avant J.C.) se référait aussi et fréquemment aux remèdes des médecins femmes : ANTIOCHIS, SAMITHRA, ELEPHANTIS, EUGERASIA et XANITA dont il recommandait « une excellente composition grasse contre la gale ».

Il citait les œuvres de certaines femmes médecins en particulier une certaine CLEOPATRE (à ne pas confondre avec la reine d’Egypte), dont le « livre sur l’ornement du corps » décrivait mille remèdes dermatologiques contre l’alopécie, la gale, le pityriasis et autres.

Par ailleurs, dans le septième livre du groupe *De Arteriacès*, GALIEN vantait les prescriptions d’une certaine ORIGENIE contre les ulcérations et les suppurations profondes du poumon, la diarrhée et l’hémoptysie. **(1 – 2 – 3)**

Chez les romains, quatre siècles plus tard, AETIUS médecin de l’empereur de Byzance, recopiait dans le *Tétrabilion* plusieurs chapitres des traités d’ASPASIE (Figure 3) concernant «les soins consécutifs à l’expulsion du fœtus » et aux manœuvres de l’accouchement.**(2 – 3 – 4 – 5 – 6)**

ASPASIE était bien célèbre et bien compétente pour que quatre cents ans après sa mort on connaissait encore ses écrits.

Citons enfin METRODORA femme médecin dont l’ouvrage manuscrit se trouve à la bibliothèque de Florence et comporte 108 chapitres et 263 feuillets traitant surtout des maladies de l’utérus.**(1 – 2 – 3)**



Figure 3 : traité d'ASPASIE

2° Du moyen âge au dix-neuvième siècle:

A partir du moyen âge l'église va avoir la mainmise sur tout ce qui est savoir en Europe, et va interdire l'exercice de la médecine aux femmes ainsi que l'accès à l'université.

Pourtant aux premiers temps du christianisme les femmes médecins n'étaient nullement pourchassées au nom de la religion.

En effet, le catalogue des saints nous renseigne sur :

- THEODOSIA, qui exerçait la médecine et excellait en chirurgie.
- SAINTE NICERATE, médecin à Constantinople au temps de l'empereur ARCADUS, et qui guérit Saint Jean Chrysostome de sa maladie d'estomac.
- SAINTE IRENE de Rome, qui arracha les flèches du corps de Saint Sébastien.
- Sans oublier FABIOLA, élevée au rang de Sainte et qui eût le mérite de fonder le premier hôpital en Italie en l'an 380. **(1 – 2 – 3)**

Malheureusement les enseignements du Christ allaient s'arrêter là. L'église va condamner et menacer d'excommunication toute femme qui osait se mêler de médecine comme des suppôts de Satan. L'exercice de la médecine sera alors interdit aux femmes de même que l'accès à l'université (sauf en Italie).

Et jusqu'au dix-neuvième siècle l'histoire de la médecine au féminin se heurta à une exclusion totale et aura été une histoire clandestine.

Mais malgré cet acharnement, quelques femmes médecins sont devenues célèbres. Citons : **(1 – 2 – 3)**

2-1- TROTULA en Italie au moyen âge :

En Italie les universités étaient ouvertes aux femmes. La plus célèbre de ces femmes est TROTULA née à Salerne vers 1050. Femme de médecin, médecin elle-même, TROTULA ou TROTTA (Figure 4) jouissait d'une grande notoriété.

Elle est l'auteur présumée d'un traité sur les maladies des femmes avant et après l'accouchement : *De Mulierumpassionibus anté et post-partum*. C'est la pionnière de la gynécologie moderne. Ses œuvres ont été traduites en anglais en 1940 par Elisabeth MASON HOHL, chirurgienne de Los Angeles.



Figure 4: TROTULA

Citons également en Italie la belle Alexandra GILLIANI qui disséquait des cadavres volés au cimetière avec son maître, l'anatomiste Mondini DE LUZZI (1270 – 1323).

2-2-SAINTE HILDEGARDE en Allemagne :

C'était une imminente abbesse du couvent de Rupertsberg près de Bingen où elle naquit en 1098. Auteur d'un ouvrage, « *La Physica* », et de deux traités de médecine : « *Liber Simplicis Medicinae* » et « *Liber Compositae Medicinae* » dans lesquels elle décrivait les causes, les signes et les traitements de différentes maladies.

En 1979 la République Fédérale d'Allemagne avait émis un timbre en son honneur.

2-3- Mrs HOLDER en Angleterre :

Mrs HOLDER était chirurgienne en Angleterre, spécialiste en rééducation. Elle s'intéressait à la médecine après avoir lu l'ouvrage de TROTULA qu'elle a découvert dans la bibliothèque de son oncle médecin. Ne pouvant devenir médecin, elle décida d'être chirurgienne « licenciée ». En effet, au seizième siècle les chirurgiens étaient des praticiens moins instruits que les médecins et n'étaient pas formés dans les facultés. Les médecins soignaient les maladies et les chirurgiens exécutaient leurs prescriptions en matière de saignées et de scarifications. Mais les chirurgiens ne pouvaient exercer qu'après avoir obtenu une « licence » créée en 1511 par le roi Henri VIII et délivrée par les évêques.

C'est ce qu'avait fait Mrs HOLDER qui s'installa dans la ville de Bath connue pour ses eaux thermales riches en fer et en soufre. Elle créa un établissement thermal et se spécialisa dans la rééducation. Elle est devenue célèbre parce qu'elle avait soigné en 1672 le roi Charles II qui s'était blessé au bras lors d'une chute de cheval lui occasionnant un déficit du poignet et de la main.

2-4-Mais la première femme médecin diplômée est allemande, Dorothee ERXLEBEN, fille de médecin le Docteur LEPORIN, et diplômée de la faculté de La Halle le 12 juin 1754.(1 – 2 – 3)

2-5-Par contre, les premières femmes professeurs à la faculté de médecine sont italiennes. (1 – 2 – 3)

Il s'agit de :

- Anna MANZOLINI : (Figure 5) première femme nommée professeur d'anatomie à la faculté de médecine de Bologne, en 1755. Et pourtant elle n'était pas médecin mais sculpteur au départ.
- Maria DELLE DONNE : née en 1778, elle fut docteur ès philosophie et médecin en 1799, puis professeur à la chaire d'obstétrique de la faculté de médecine de Bologne. Elle mourut en 1842.

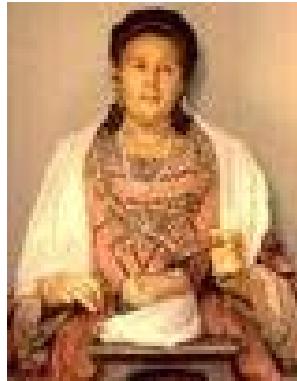


Figure 5: Anna MANZOLINI

3° A partir du dix-neuvième siècle :

Ce n'est qu'au milieu du dix-neuvième siècle que les portes des facultés de médecine vont s'ouvrir aux femmes, non sans difficultés.

A cette époque les histoires drôles des femmes médecins ne manquaient pas. En voici quelques unes :

1) En Grande Bretagne, en 1865 le Docteur James BARRY (Figure 6), médecin officier de l'armée britannique, héros de la bataille de Waterloo, et inspecteur général des hôpitaux de l'empire depuis 1858, rend son âme à Dieu.

Stupeur du soldat qui est chargé de le dévêtir : « Mon capitaine, le Docteur BARRY est une femme ». Le capitaine panique. Il prévient le général qui informe le premier ministre GLADSTONE.

Les ordres sont formels : la reine VICTORIA doit tout ignorer.

Le médecin « travesti » sera inhumé sous le nom de James BARRY. **(1 – 2 – 3)**



Figure 6: Dr James BARRY

2) La deuxième histoire est celle d'Henriette FABER (Figure 7), qui non seulement s'est faite appeler Henri mais elle a épousé une femme.

Henriette FABER, épouse d'un officier français, s'intéressait à la chirurgie.

A la mort de son mari, elle décide d'entamer une carrière de chirurgienne militaire.

Là, elle n'a pas le choix ; elle sacrifie sa chevelure, s'habille en homme, et se prénomme désormais Henri.

Elle passe sans problème l'examen de chirurgie et sert dans la grande armée sans que personne ne la démasque.

Elle part en Espagne en 1818, puis à Cuba afin d'y exercer ses fonctions.

Un jour, Henriette entend exprimer des doutes autour d'elle à cause de sa démarche.

Elle prend peur, rentre chez elle, et demande à sa servante de l'épouser.

La jeune fille cubaine accepte le mariage après qu'Henriette lui ait raconté son histoire, mais ne peut garder le secret.

Le scandale éclate : Henriette est condamnée à dix ans de réclusion pour usurpation d'identité et sacrilège matrimonial.

Finalement, elle sera bannie deux ans plus tard, et expulsée en Floride où elle termina ses jours comme sœur de charité à Veracruz. **(1 – 2 – 3)**

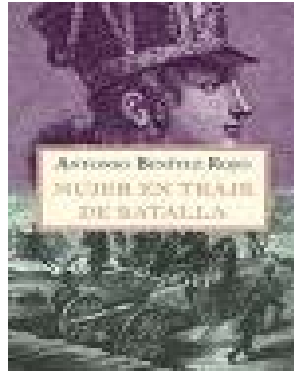


Figure 7 : Henriette FABER

A partir du milieu du dix-neuvième siècle, les femmes vont accéder librement à la médecine. Et parmi les premières femmes médecins « officielles », citons : **(1 – 2 – 3)**

- **Aux Etats Unis** : les sœurs BLACKWELL :
 - Elisabeth BLACKWELL : (Figure 8) diplômée de la faculté de médecine de Genève en 1849.
 - Emilie BLACKWELL : (Figure 9) diplômée en 1854 à Cleveland.
- **Au Canada** : Emily STONE (1831 – 1903) est la première femme médecin. Sa fille Augusta est la première femme diplômée d'une école de médecine au Canada en 1883.



Figure 8: Elizabeth BLACKWELL



Figure 9: Emilie BLACKWELL

- **En France** :
 - La première femme médecin française est Madeleine BRES (1842 – 1922) nommée Docteur en médecine à Paris en 1875. (Figure 10)
 - Augusta KLUMPKE et Blanche EDWARDS sont les premières femmes médecins à être reçues au concours d'internat en 1886.

- **En Angleterre** : Elizabeth GARRETT diplômée de la faculté de médecine de Paris en 1870. (Figure 11)



Figure 10 : Madeleine BRES



Figure 11 : Elizabeth GARRETT

IV) LES FEMMES MEDECINS DANS LE MONDE ARABO – MUSULMAN :

Après cet aperçu sur l'histoire des femmes médecins en occident, nous allons essayer d'aborder celle des femmes médecins dans le monde arabo-musulman. Il faut dire d'emblée que la documentation dans ce domaine est très peu fournie et les références bibliographiques dont nous disposons sont peu précises quoi que fiables.

Ainsi notre objectif sera de tenter d'apporter des réponses à un certain nombre de questions portant sur :

- La réalité de l'existence de cette communauté médicale féminine et l'appréciation de son importance éventuelle ;
- La nature de l'impact social et les conditions d'exercice de ces femmes dans les sociétés arabo-islamiques ;
- Et enfin, sur la contribution éventuelle de ces femmes médecins aux méthodes d'enseignement et à l'évolution des sciences médicales.

Mais auparavant, trois notions nous semblent devoir être définies car indispensables pour tracer des limites raisonnables et suffisamment rigoureuses à la catégorie des femmes médecins :

- 1- La délimitation géographique du monde arabo-musulman : Ce territoire s'étend de l'océan atlantique à l'ouest jusqu'en Iran à l'est et inclut l'Andalousie.
- 2- La dénomination : Depuis l'apparition de l'Islam et même quelques décennies auparavant, on pouvait distinguer dans les professions de santé, en quelque sorte trois grades :
 - a. La « Tabiba » : Tabiba est le féminin de « Tabib » en arabe qui signifie médecin, et qui est passé dans le langage courant sous la forme de « Toubib » ;
 - b. La « Qabila » : qui est la sage-femme ;
 - c. La « Moutabbiba » : qui représente une sorte d'auxiliaire médicale, étudiante accomplissant un travail d'infirmière et qui aspire à devenir « Tabiba ».

A ces trois grades, il convient d'adjoindre les « Kahalas » qui sont des femmes spécialisées dans l'application du « Kohol », très en usage dans l'ancien temps. Le « Kohol », (le sulfure d'antimoine) était très largement utilisé pour soigner la plupart des affections ophtalmologiques, si bien que celles qui étaient chargées de son application, traitaient toutes les maladies oculaires et, avec le temps, furent assimilées aux ophtalmologistes. Certaines de ces « kahalas » étaient devenues très célèbres et se transportaient de pays en pays.

Ces désignations sont demeurées en vigueur jusqu'à la période moderne et coexistent de nos jours, avec les qualifications des spécialistes et les grades hospitalo-universitaires.

- 3- Nous ne retiendrons dans cette étude que les « Tabiba », donc les femmes médecins faisant usage de méthodes rationnelles ou empiriques acquises par l'enseignement et l'apprentissage ou tirées de leur propre expérience. Ce qui entraîne l'exclusion aussi rigoureuse que possible, de tout ce qui se rapporte de près ou de loin, aux procédés de la magie et de la divination, les manœuvres de sorcellerie et surtout les démonstrations ésotériques et maraboutiques.

A la lumière de ces données, une vingtaine de noms de femmes médecins ont été retenues pour ce travail ; elles sont toutes citées comme des « Tabibas », donc des femmes médecins. Ce sont toutes celles qui au moins dans la période originelle, sont passées à la postérité et dont la notoriété nous est parvenue à travers des

références suffisamment crédibles, celles des ouvrages d'Histoire de la médecine ou d'Histoire générale.

Il est donc possible à partir de là, d'envisager l'évolution de la communauté médicale féminine arabo-musulmane selon une division chronologique, en trois périodes successives, dont les caractères et les limites nous semblent assez nettement marquées :

- La première période est celle du premier âge de l'Islam, à l'ère du prophète Mohamed et de ses premiers compagnons (VIème, VIIème siècles);
- La seconde période est une période médiane assez vaste correspondant en gros à la grande période d'expansion de la médecine arabe, qui s'étend du VIIème au XIIIème siècle et qui correspond à l'âge d'or de la médecine arabo-musulmane ;
- La troisième période que nous appellerons pré-moderne, est celle qui verra les premières femmes médecins arabo-musulmanes aller acquérir leurs diplômes dans les universités occidentales.

Mais nous évoquerons dans un premier temps les premières femmes médecins apparues en Egypte à l'époque des pharaons étant donné que ce pays fait partie intégrante du monde arabo-musulman et par conséquent l'histoire des femmes médecins en Egypte peut être incluse dans ce travail et mérite toute notre attention.

1 – En Egypte :

Il faut bien reconnaître aux anciens Egyptiens le mérite d'avoir les premiers ouvert l'accès de la médecine aux femmes.

En effet, en 1932 Selim HASSAN publiait la découverte dans une tombe de l'ancien empire à Guizèh, de la stèle fausse porte d'une dame, PESEHET (Figure 12), probablement la mère du propriétaire de la tombe AKHET- HETEP.



Figure 12 : Stèle de PESEHET

Ce monument porte trois fois le titre de « directrice des femmes médecins ». Ce qui laisse supposer l'existence dans l'Égypte Ancienne de tout un corps de femmes médecins dont PESEHET fut en son temps, directrice. (3000 – 22263 avant J.C.). C'est la plus ancienne femme médecin dans l'histoire de l'humanité.

Par ailleurs, les noms de plusieurs femmes qui connaissaient la médecine ou qui pratiquaient, avec plus ou moins de bonheur, l'art de guérir, ont été rapportés dans l'Égypte Ancienne : ISIS, NEPTHYS, et MESKHENET qui dans un conte célèbre, envoyées par RÊ, accélèrent la naissance des trois premiers rois de la cinquième dynastie.

Citons également POLYDAMNA, femme de l'Égyptien THON, qui a été citée par HOMERE dans l'Odyssée. **(2 – 3 – 7 - 8)**

En Tunisie, on trouve quelques témoignages à propos des femmes médecins à l'époque punique et romaine, rapportés par l'historienne Madame Leila Sebaï Ladjimi lors d'une conférence sur les femmes médecins dans l'antiquité donnée à Beit Al-Hikma à Tunis en février 2012. Elle précise qu'à l'époque romaine et à Carthage, on connaissait des femmes médecins appelées « MedicaUltima », dont l'une d'entre-elles s'appelaient Asyllia Polia Médica. **(3 - 9)**

2° Au premier âge de l'islam :

Pendant tous ces siècles où l'exercice de la médecine était interdit aux femmes en occident, dans le monde arabo-musulman la femme médecin était reconnue et nullement exclue.

Cette première période inclut les trois ou quatre décennies antéislamiques au cours desquelles l'exercice de la médecine se passait dans des conditions pratiquement similaires. Elle comprend approximativement le septième siècle et une grande partie du huitième siècle de l'ère chrétienne. Elle prend fin lors du Califat Abbasside de Bagdad (747 J.C.) avec les premières traductions des ouvrages médicaux grecs, perses et hindous.

Nous avons retenu pour cette période neuf noms de femmes médecins, des « Tabibas » dont le nom est cité dans de nombreux poèmes, dédiés à elles, par des patients reconnaissants.

Plusieurs parmi ces femmes avaient été contemporaines du prophète Mohamed, et avaient participé aux côtés du prophète et de ses compagnons aux premières batailles

de l'islam de « Khaybar », de « Ohod », et de « Badr », et donc à la naissance de la première société islamique.

Il est bien évident que l'on ne doit pas s'attendre à trouver à cette époque un enseignement médical conventionnel, bien structuré et sanctionné par un examen et un diplôme. La formation de la future femme médecin, qui est généralement issue « d'un milieu médical », consistait à suivre auprès d'un mari, d'un père, ou d'un frère un compagnonnage suivi, renforcé peu à peu par sa propre expérience, et complété parfois par un apprentissage auprès d'une femme médecin, souvent une étrangère, hindoue, perse ou éthiopienne.

De nombreux chroniqueurs (Tabari), souligne qu'un certain nombre de femmes jouant le rôle de « cantinières », suivaient les troupes en campagne et se sont spécialisées dans le ramassage et les soins aux blessés.

Ces Tabibas qui tenaient formellement à éviter la confusion avec les « Moutatabbiba » et les « qabila », complétaient leur formation auprès d'Al Hareth IBN KALADA, le médecin du prophète, qui a étudié la médecine à l'école de Gundishapour en Perse.

(2 – 3 – 10 – 11)

Elles s'occupaient essentiellement de gynécologie – obstétrique, de diététique, de cosmétologie, et d'ophtalmologie appelées alors « kahalas ».

Lors des campagnes militaires de l'islam, elles vont appareiller les traumatisés, traiter les hémorragies et les plaies diverses mais aussi les insolations, les intoxications diverses et les diarrhées Elles devaient aussi veiller à maintenir un rudiment d'hygiène, conforme aux ablutions rituelles, et faire observer une diététique strictement adaptée aux prescriptions de la nouvelle religion.

Citons parmi les femmes médecins à cette époque : **(3 – 11)**

- **Baraqat Bent Thâalab OUM AYMEN :**

Elle fut la contemporaine et la gouvernante du prophète Mohamed. Après avoir effectué un long séjour en Abyssinie, elle revient à la Mecque et fait partie de la « Hijra » (l'émigration musulmane du prophète à Médine en 622 J.C.). Connue pour sa compétence et son dévouement, elle a participé et s'est distinguée aux côtés du prophète aux premières campagnes militaires de l'islam : Hunain, Ohod, Khaybar. Elle a transmis plusieurs « hadiths » (sentences du prophète) officiellement répertoriés. Elle est décédée en 632, six mois après le prophète. Sa biographie est rapportée par de nombreux chroniqueurs ' Al Boukhari, Tabari, Ibn Hajr).

- **Oum Ziad AL ACHJAYIA :**

Elle s'est présentée au prophète avant la bataille de « Khaybar », menant un groupe de six femmes. Elles ont participé efficacement au traitement des blessés et se sont révélées particulièrement compétentes dans l'ablation des flèches et les sutures des plaies. Elles veillaient aussi à la stricte application des préceptes religieux en matière d'hygiène (Ibn Satir, Ibn Hajr).

- **Homnat BENT JAHICH :**

Elle s'est convertie à l'Islam et a émigré à Médine avec le prophète. Elle a soigné les blessés de la bataille d' « Ohod » puis celle de « Khaybar ». (Tabari, Ibn Al-Athir).

- **Arroubayia Bent Monawadh AL AUSARIA :**

Contemporaine et compagne du prophète, elle a participé aux premières campagnes musulmanes et a soigné les blessés. Elle a rapporté plusieurs « hadiths », et est décédée 45 ans après le prophète en 677. (AlBoukhari, Ibn Al-Athir).

- **Souada BENT MESREH :**

Médecin et sage-femme très réputée, elle a été l'accoucheuse de Fatima la fille du prophète.

- **Zeineb de Béni Aoud :**

Médecin et « Kahala », ophtalmologiste très célèbre dont la notoriété est considérable et a dépassé les frontières de l'Arabie. Elle était réputée pour traiter avec succès les conjonctivites, le trichiasis, le chalazion et même les ophtalmies graves. Elle a été célébrée par plusieurs poètes mais nous avons peu de renseignements sur les détails de sa biographie. Elle est citée dans l'ouvrage d'Ibn AbiUsaybi'a, Uyûn Al Anbâ Fi Tabaqât Al Atibbâ (T. 3, pp 113, 114) (12) et dans la célèbre chronique Al Aghani de Abou El Faraj Al Asfahani.

- **Roufaïda AL ASLAMIA, OumSinan AL ASLAMIA, Moadha AL GHAFARIA :**

Toutestriscontemporaines du prophète, elles ont participé aux campagnes militaires et ont exercé à Médine et à La Mecque. (Tabari, Ibn Al Assad).

3° A la période d'expansion de la médecine arabe :

Cette période commence à la fin du VIII^{ème} siècle avec les premiers califes abbassides (747 J.C.) qui vont initier les traductions des grandes œuvres de la médecine grecque et celle de nombreux ouvrages persans et hindous. Ces traductions seront suivies par la parution des traités princeps des grands médecins arabes (Al Majoussi, Al Razi, Ibn Sina, Al Farabi etc.).

L'empire musulman n'est plus cantonné à la presqu'île arabique, et s'étend de la mer Caspienne à l'océan Atlantique.

L'exercice de la médecine va radicalement changer de nature et ne sera plus le même dans les grandes métropoles en voie de constitution (Bagdad, Damas, Le Caire, Kairouan, Cordoue) et dans les campagnes reculées. Tandis qu'ici ou là, dans les campagnes, la médecine dite traditionnelle avec ses ingrédients maraboutiques, tend à gagner du terrain, ailleurs dans les grandes villes, l'émergence de sociétés urbanisées et bourgeoises, mais plus ou moins conservatrices ou tolérantes quant à la situation de la femme, va impliquer une adaptation graduelle de l'éventuelle activité médicale féminine.

A partir du huitième siècle donc, les futures femmes médecins sont appelées à suivre un cursus au même titre que leurs homologues masculins. **(2 – 3 – 11)**

Elles devaient acquérir une formation théorique en étudiant un certain nombre d'ouvrages médicaux et suivre des stages dans les centres hospitaliers ou « Bîmâristâns ». Et après un examen, une attestation appelée « IJAZA » leur était délivrée par le « dakhwar » (doyen ou directeur de l'hôpital) pour pouvoir exercer la médecine. **(13)** Il est même exigé d'elles un certificat de bonnes mœurs, la « Tazkia ».

Ces femmes pratiquaient surtout dans les spécialités de la gynécologie – obstétrique, de la pédiatrie, la cosmétologie, l'ophtalmologie, l'O.R.L., et même la chirurgie.

Elles exerçaient dans les sérails des sultans et des émirs ou dans les hôpitaux. Certaines optaient même pour l'exercice privé, comme ce fut le cas à Cordoue, au Caire et à Alep.

Elles percevaient parfois le double des honoraires réclamés par leurs confrères masculins, telle cette femme médecin de Cordoue au douzième siècle, particulièrement compétente et habile, citée par l'historien Lévi-Provençal. **(11 – 13)**

Dès la fin du X^{ème} siècle, indépendamment de l'inclinaison naturelle des patientes de ces nouvelles sociétés urbanisées, à se confier plus volontiers à des mains féminines, deux facteurs vont favoriser davantage l'accès des femmes aux études médicales et à l'exercice de la médecine :

- Le premier a trait à l'apparition en grand nombre, à travers les grandes villes du monde arabo-musulman Bagdad, Damas, Alep, Le Caire, Kairouan, Cordoue, d'un dense réseau hospitalier, les « bîmâristâns ». Ces hôpitaux

ont constitué des lieux de prédilection pour l'exercice de la médecine par les femmes, et elles y étaient nombreuses.

- Le deuxième facteur est lié à la nature même de l'acte médical. En effet, on sait qu'exception faite d'un Al Zahraoui ou d'un Ibn Nafis, rares parmi les grands médecins arabes de l'époque, étaient ceux qui exécutaient eux-mêmes les actes opératoires qu'ils avaient souvent très bien décrits dans leurs ouvrages. Ils les faisaient faire par des assistants, qui lorsqu'il s'agit de patientes, étaient plus souvent des « Tabibas ». Ce fut le cas par exemple d'Ibn Sina, Al Farabi, Ibn Zohr et plusieurs autres.

Parmi les femmes médecins de cette époque, nous avons sélectionné, pour cette période, quatre noms de femmes médecins qui nous paraissent représenter des figures emblématiques, en raison de leurs origines et de leurs parcours, à travers la diversité du monde arabo-musulman : **(2 – 3 – 11)**

- **AS SAÏDA** : qui vécut au onzième ou douzième siècle, et qui était la directrice du bîmâristân AS SAÏDA à Bagdad, qui a été spécialement aménagé pour l'enseignement des « Moutatabbibines » par Sinan Ibn Thabet, grand médecin des califes abbassides.
- **Sarra AL HALABIA ou Sarrah d'Alep** :
Médecin célèbre et poétesse, elle s'adonnait à la calligraphie avec des lettres d'or.
Elle est née à Tripoli au Liban vers 1240. Elle étudia la médecine aux bîmâristâns d'Alep et de Damas, et fut consacrée par un diplôme délivré par le Dakhwar de Damas.
Grande voyageuse, elle a visité la plupart des capitales arabes, séjourna au Caire puis longuement à Tunis où elle arriva peu après la dernière croisade, en 1270. Elle est alors reçue avec beaucoup d'égards par le sultan Hafside Al Moustancer.
Elle fait ensuite de longs séjours dans plusieurs villes d'Andalousie, puis rejoint Marrakech, auprès du sultan Mérinide.
Elle mourut à Marrakech en 1370. (H.H. Abdelwaheb : « Les Tunisiennes célèbres »).
- **La sœur et la nièce d'IBN ZOHR (AVENZOAR) à Séville** :
Elles sont citées par Ibn AbiUsaybi'a avec beaucoup d'éloges sans qu'il ait à aucun moment donné leurs prénoms.
Issues d'une véritable dynastie médicale, elles ont appris la médecine auprès des trois Ibn Zohr, et ont surtout exercé à la cour des sultans

Almohades de Séville, en particulier Abu Youssef Ya'qub Al Mansour au XIIème siècle, et seraient chirurgiennes.

A partir du XVIème, XVIIème siècles, la stagnation puis le déclin sur les plans culturel et scientifique va gagner la majeure partie du monde arabo-musulman et affecter sérieusement le domaine de la médecine. Par conséquent, peu de noms de femmes médecins célèbres vont émerger à cette époque, tout comme du reste pour leurs confrères masculins, et ce jusqu'à la fin du XIXème siècle.

4° A la période pré-moderne :

Dès la fin du XIXème siècle, un certain nombre de jeunes femmes, originaires de différentes régions du monde arabo-musulman, vont braver les multiples interdits de l'époque et surmonté les obstacles les plus divers pour aller étudier la médecine dans les universités occidentales et y acquérir leurs diplômes.

Elles sont toutes revenues exercer dans leur pays d'origine, pour faire bénéficier leurs compatriotes des progrès de la médecine moderne.

Nous en avons choisi quelques unes : **(3 – 11)**

- **Anissa SAIBAA :**

Elle est née en 1865 à Tripoli au Liban, et a étudié la médecine à Londres puis à l'université d'Edimbourg.

Elle s'est installée ensuite au Caire et a occupé diverses fonctions hospitalières et universitaires.

Elle a rédigé de nombreuses publications dans le domaine de la gynécologie et de la pédiatrie.

Elle est décédée au Caire en 1944.

- **Soufia SEIF ALI :**

Elle est la première femme médecin turque et a obtenu son diplôme de médecin d'une faculté allemande en 1925.

Elle a exercé à Istambul et a beaucoup œuvré pour l'hygiène et la prévention de la tuberculose dans les quartiers populaires.

Elle a écrit plusieurs publications dans ce domaine.

- **Salma AL QASATLI :**

Née à Damas en 1870, elle a fait ses études dans différents collèges de missionnaires à Beyrouth et à Damas, puis a suivi des cours dans différentes facultés françaises et a complété ses études de médecine au Caire, sous la direction du professeur Baroudi à Ksar Aini.

Elle a publié plusieurs ouvrages d'hygiène, de gynécologie et de pédiatrie.

Elle a beaucoup œuvré pour l'enseignement des filles dans les pays arabes.

Elle est décédée au Caire en 1917.

- **Tawhida BEN CHEIKH :(2 – 3– 14- 15 - 16) (Figure 13)**

C'est la première femme médecin tunisienne, née à Tunis le 02 janvier 1909, d'une famille originaire de Ras Djebel dans le gouvernorat de Bizerte.

Elle a poursuivi ses études primaires à l'école de la rue du Pacha à Tunis de 1918 à 1922, date de son obtention du certificat d'études primaires.

Elle a continué ses études secondaires au lycée de la rue de Russie à Tunis (ancien lycée Armand FALLIERES), et a réussi l'examen du baccalauréat en 1928. Elle est alors la première bachelière tunisienne musulmane.

Soutenue par le docteur Etienne BURNET (1873 – 1960) directeur de l'Institut PASTEUR de Tunis à partir de 1936 (après le décès de Charles NICOLLES), Tawhida BEN CHEIKH part en 1929 à Paris pour entamer ses études supérieures, accompagnée de Madame Lydia BURNET, la femme du docteur Etienne BURNET.

Trois ans après, elle obtient le diplôme de Physique, Chimie et Biologie (P.C.B.) qui lui permet d'accéder à la faculté de médecine de Paris.

En 1936, elle soutient sa thèse de doctorat en médecine intitulée « *Contribution à l'étude du myxœdème chez le nourrisson* », ce qui lui permet d'acquérir le titre de Docteur en médecine de la faculté de médecine de Paris.

Tawhida BEN CHEIKH devient ainsi la première femme médecin diplômée en Tunisie et dans le monde arabo-musulman. Signalons au passage, que la deuxième femme médecin tunisienne est Hassiba GHILEB diplômée de la faculté de médecine de Paris en 1950.

Tawhida BEN CHEIKH est 31ème parmi les cents premiers médecins tunisiens. A son retour en Tunisie, elle s'installe en tant que médecin de libre pratique dans son cabinet situé au 42 rue Bab Mnara à Tunis.

En 1955, elle est promue chef du service de gynécologie-obstétrique à l'hôpital Charles NICOLLES à Tunis.

A partir de 1964, elle a assuré la fonction de chef du service de gynécologie-obstétrique à l'hôpital Aziza OTHMANA à Tunis, jusqu'à son départ à la retraite en 1977.

Elle est aussi la première femme médecin à siéger au Conseil National de l'Ordre des Médecins de Tunisie en 1959.

Elle est décédée à l'âge de 101 ans le lundi 6 décembre 2010 à Tunis et a été enterrée le mardi 7 décembre 2010 au cimetière El Jallaz à Tunis.



Figure 13 : Tawhida BEN CHEIKH

Tawhida Ben Cheikh a contribué au lancement du planning familial en Tunisie en créant le service de Planning Familial de l'hôpital Charles Nicolles en 1963 puis de la clinique de Planning Familial de Monfleury à Tunis en 1970, qui est la première clinique fondée par l'association tunisienne de planning familial.

Elle est chargée en 1937 de la direction de la première revue féminine tunisienne, éditée en langue française intitulée « Leila » parue en Tunisie dès 1936.

Elle a aussi occupé le poste de vice président du croissant rouge tunisien.

Elle n'est autre que la nièce de feu Tahar Ben Ammar qui a conduit en 1956 les négociations pour l'indépendance de la Tunisie et a signé le 20 mars 1956 le protocole d'accord de l'indépendance de la Tunisie avec la France.

Après le décès de Tawhida Ben Cheikh, l'état français lui a rendu hommage en donnant son nom au Centre Municipal de Santé de Montreuil sur proposition de Madame Dominique Voynet qui était membre du conseil municipal de la mairie de

Montreuil. Ce centre est situé au 15 rue des Grands pêcheurs à Montreuil et a ouvert ses portes le 21 Mars 2011. (Figure 14)



Figure 14 : Centre Municipal de Santé Tawhida Ben Cheikh - Paris

(Centre de planification et d'éducation familiale, diététique, gynécologie, laboratoire, médecine générale, pédiatrie, soins infirmiers, victimologie).

En Tunisie, l'état va se contenter d'émettre un timbre poste en hommage à Tawhida Ben Cheikh le 16/10/2012, dans la rubrique « Personnages célèbres de Tunisie de série commémorative » (Figure 15). Mais il faudrait saluer l'initiative privée d'une femme médecin Docteur Safia Bouzid qui a créée le 14 février 2012, une association de bienfaisance et de soutien aux personnes démunies, qu'elle a appelé « l'Association Tawhida Ben Cheikh pour l'aide médicale » (Figure 16).



Figure 15 : Timbre poste émis le 16/10/2012, dans la rubrique « Personnages célèbres de Tunisie de série commémorative ».

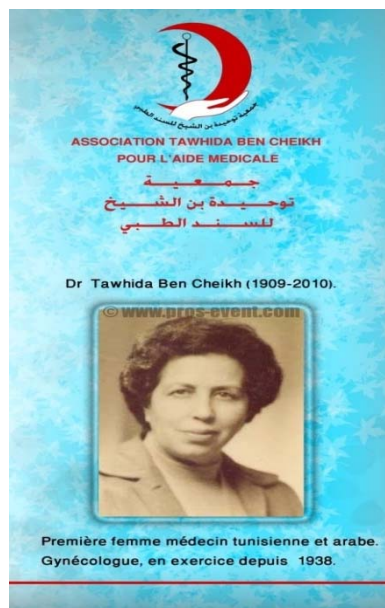


Figure 16 : Association Tawhida Ben Cheikh Pour L'Aide Médic

- Souad LYAGOUBI OUAHCHI : (1 - 2 – 3 – 15 – 16) (Figure 17)

C'est la première femme au monde à être doyen d'une faculté de médecine, la faculté de médecine de Sousse de juin 1974 à octobre 1983.

Née le 09 octobre 1938 à Msaken, elle est diplômée de la faculté de médecine de Marseille en 1967, spécialiste en neurophysiologie, et inscrite au tableau de l'ordre des médecins de Tunisie le 08 janvier 1974 sous le numéro 1122.

Elle est aussi la première femme médecin professeur agrégé de médecine en Tunisie, en 1973 (professeur agrégé en Neurophysiologie), et chef du service de neurophysiologie clinique au centre hospitalier de Sousse à partir de 1975.

Elle a été nommée ministre de la santé publique du 20/01/1984 au 26/07/1988, puis ambassadeur et représentant permanent de la Tunisie auprès des Nations Unies et des agences spécialisées à Genève de 1988 à 1991. Depuis 1988, elle est membre correspondant élu de l'Académie Française de Médecine, section des sciences biologiques, et directeur exécutif de l'Organisation Mondiale de la Santé entre 1998 et 2000 date à laquelle elle devient membre du conseil d'administration de l'Institut de Recherche pour le Développement (I.R.D.). Enfin, le professeur Souad Lyagoubi Ouahchi est Chevalier de la Légion d'honneur.

Notons au passage que la deuxième femme médecin doyen d'une faculté de médecine dans le monde arabe est la libanaise Madame le Professeur Josette NAFFAH qui a occupé le poste de doyen de la faculté de médecine de l'université Saint Joseph à Beyrouth au Liban, du 1^{er} octobre 1982 au 1^{er} octobre 1986.



Figure 17 : Souad LYAGOUBI OUAHCHI

V) CONCLUSION :

La présence des femmes a été effective pratiquement tout le long des différentes étapes de l'histoire de la médecine arabo-musulmane. Leur nombre, leur importance

relative ou leur pourcentage, par rapport à leurs homologues masculins, sont difficiles à évaluer, en l'état actuel de nos informations.

Leur existence revêt toujours une haute signification de tolérance et d'ouverture.

Elle s'est maintenue à travers les aléas et malgré l'apparition dans différents secteurs du monde arabo-musulman d'écoles de pensée prêchant la fermeture et l'exclusion.

En sera-t-il de même dans l'avenir, après le printemps des révolutions arabes ?

VI) REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

- 1)** DALL'AVA SANTUCCI Josette
Des sorcières aux mandarines.
Histoire des femmes médecins.
Editions Calmann-Lévy - Paris – 2005

- 2)** CHERIF Driss
Les petites histoires de la médecine.
Société des Ecrivains – Paris – 2012

- 3)** CHERIF Driss
Histoire des femmes médecins : Qu'en est-il dans le monde arabo-musulman ?
Conférence à la 27^{ème} réunion du Club de l'Histoire de l'Anesthésie et de la Réanimation C.H.A.R. (Société Française d'Anesthésie et de Réanimation S.F.A.R.)
Paris – Palais des congrès – 19 septembre 2012

- 4)** ALLAMEL RAFFIN Catherine - LEPLEGE Alain
Histoire de la médecine.
Editions Dunod - Paris – 2008

- 5)** HALIOUA Bruno
Histoire de la médecine.
Editions MASSON - Paris –2002

- 6)** SOURNIA Jean Charles
Histoire de la médecine.
Editions La découverte - Paris – 1992

- 7)** GHALIOUNGUI Paul
Les plus anciennes femmes médecins de l'histoire.
Bulletin de l'institut français d'archéologie orientale - BIFAO - 75, 1975, p. 159-164

- 8)** GHALIOUNGUI Paul
Les médecins de l'Egypte Pharaonique
Les publications de l'Atelier d'Alexandrie – Alexandrie – 1981

- 9)** SEBAÏ LADJIMI Leila
Les femmes médecins dans l'antiquité.
Conférence à Beit Al-Hikma – Carthage - Tunis - Février 2012
- 10)** AMMAR Sleim
Médecins et médecine de l'islam.
De l'aube de l'islam à l'âge d'or.
Editions Tougui - Paris – 1984
- 11)** MESTIRI Saïd
Le médecin dans la cité.
Origines et évolution de la médecine arabo-islamique.
Tunis - Sud Editions – 2006
- 12)** IBN ABI OUSSAÏBIA (en langue arabe)
Ouyoun Al Anba Fi Tabakat Al Attibba
Dar Maktabat Al Hayet – Beyrouth – 1981
- 13)** CHERIF Driss
Al – Moristan ou l'hôpital dans le monde arabo-musulman.
Histoire des Sciences Médicales.
Tome XLVII – N° 2 – 2013 – p. 169 – 176
- 14)** ALLANI Foued
Dr Tawhida BEN CHEIKH, première médecin musulmane en Tunisie
et dans le monde arabe : Notre trésor national – Une panoplie de
records dans plein de domaines.
Journal La Presse de Tunisie – Vendredi 27 Aout 2010
- 15)** MOATTI Lucien
La Mosaïque médicale de Tunisie.
Ils ont été médecins en Tunisie (1800 – 1950).
Editions Demeter – Tunis – 2009
- 16)** ZITOUNA Mohamed Moncef
La médecine en Tunisie 1881 – 1994
Simpact – Tunis - 1997